

LA THESE DE RENE GUENON
SUR
LES ORIGINES DU CHRISTIANISME

J.M. d'Ansembourg

Il y a quelques années les murs de la grande ville étaient une fois de plus constellés d'affiches électorales promettant renouveau et bonheur. Celles du parti communiste (tendance Moscou) étaient rageusement collées sur celles du parti communiste (tendance Pékin) et vice-versa. A côté d'elles on voyait de grands slogans du parti libéral qu'aucun des deux frères ennemis n'avaient jugé bon de couvrir ou d'arracher.

Ne s'est-il pas passé un phénomène similaire avec le Christianisme naissant ? Saint Paul, l'apôtre des Gentils, a apporté une contribution tellement déterminante à l'expansion de la jeune religion qu'on a pu se demander si, sans lui, elle aurait survécu ; pour se faire il a commenté et développé le fond juif au moyen d'éléments et de notions grecques rappelant notamment la philosophie des Gentils et leurs religions à Mystères. Il s'attaquait en effet au monde gréco-oriental qui sans cette « préparation » aurait eu maintes difficultés à assimiler l'enseignement de Jésus, lequel s'adressait à la mentalité juive¹. Cet accommodement a dû

¹ Sur cette épineuse question on lira avec intérêt les ouvrages non partisans (pourquoi est-ce si rare ?) de Charles Guignebert, *Le Christianisme Antique*, Flammarion, Paris 1928 et aussi *Le Christ*, Albin Michel, 1969.

compter pour beaucoup dans l'incompréhension et la haine qui se sont installées très tôt entre les juifs et les chrétiens. D'un autre côté les ressemblances frappantes entre le christianisme paulinien et les religions à Mystères ou les initiations antiques n'ont-elles pas elles-mêmes provoqués les exécutions mutuelles que l'on sait ? Si les chrétiens ont subi des féroces persécutions dans les trois premiers siècles, ils ont bien rendu aux païens la monnaie de leur pièce (au centuple ?) par voie d'éradication.

Pourtant, quand on prend la peine de soulever les écorces et les voiles, quand on dépasse les images et les rites pour humer la bonne odeur de vie que répand la moelle des Sages, on est tout surpris de la flairer autant chez les juifs que chez les chrétiens, non moins dans les Mystères païens que dans la Tradition apostolique :

en Os séparés l'unique Moelle succulente !

*

Nous avons osé avancer que les religions à Mystères et les initiations païennes présentaient de grandes similitudes avec le Christianisme des premiers siècles : nous y reviendrons. Nous devons bien constater que les origines du Christianisme restent très mystérieuses et qu'aujourd'hui encore nous en sommes réduits à ébaucher des hypothèses pour tenter de meubler les grands pans d'ombre qui subsistent dans son histoire primitive.

Nous ne résoudrons certainement pas ces problèmes ici ; notre ambition se limite à faire mieux connaître une thèse qui expliquerait bien des malentendus et qu'on ne peut rejeter facilement si on s'efforce réellement de réfléchir à la question en abandonnant tout préjugé (tant clérical qu'anticlérical). Cette thèse a été exprimée par René Guénon dans ses *Aperçus sur l'Esotérisme Chrétien*, Edition Traditionnelles, Paris, 1971 :

« Loin de n'être que la religion ou la tradition exotérique que l'on connaît actuellement sous ce nom, le Christianisme, à ses origines, avait, tant par ses rites que par sa doctrine, un caractère essentiellement ésotérique, et par conséquent initiatique. On peut en trouver une confirmation dans le fait que la tradition islamique considère le Christianisme primitif comme ayant été proprement une tariqah, c'est-à-dire en somme une voie initiatique, et non une shariyah ou une législation d'ordre social et s'adressant à tous ; et cela est tellement vrai que, par la suite, on dut y suppléer par la constitution d'un droit « canonique » qui ne fut en réalité qu'une adaptation de l'ancien droit romain, donc quelque chose qui vient entièrement du dehors, et non point un développement de ce qui était contenu tout d'abord dans le Christianisme lui-même. Il est du reste évident qu'on ne trouve dans

l'Évangile aucune prescription qui puisse être regardée comme ayant un caractère véritablement légal au sens propre de ce mot ; la parole bien connue : « Rendez à César ce qui est à César... », nous paraît tout particulièrement significative à cet égard, car elle implique formellement, pour tout ce qui est d'ordre extérieur, l'acceptation d'une législation complètement étrangère à la tradition chrétienne, et qui est simplement celle qui existait en fait dans le milieu où celle-ci prit naissance, par là même qu'il était alors incorporé à l'Empire romain. Ce serait là, assurément, une lacune des plus graves si le Christianisme avait été alors ce qu'il est devenu plus tard ; l'existence même d'une telle lacune serait non seulement inexplicable, mais vraiment inconcevable pour une tradition orthodoxe et régulière, si cette tradition devait réellement comporter un exotérisme aussi bien qu'un ésotérisme, et si elle devait même, pourrait-on dire, s'appliquer avant tout au domaine exotérique ; par contre, si le Christianisme avait le caractère que nous venons de dire, la chose s'explique sans peine, car il ne s'agit nullement d'une lacune, mais d'une abstention intentionnelle d'intervenir dans un domaine qui, par définition même, ne pouvait pas le concerner dans ces conditions ».

« Pour que cela ait été possible, il faut que l'Église chrétienne, dans les premiers temps, ait constitué une organisation fermée ou réservée, dans laquelle tous n'étaient pas admis indistinctement, mais seulement ceux qui possédaient les qualifications nécessaires pour recevoir valablement l'initiation sous la forme qu'on peut appeler « christique » ; et l'on pourrait sans doute retrouver encore bien des indices qui montrent qu'il en fut effectivement ainsi, quoiqu'ils soient généralement incompris à notre époque, et que même, par suite de la tendance moderne à nier l'ésotérisme, on cherche trop souvent d'une façon plus ou moins consciente, à les détourner de leur véritable signification ²». (p. 9 et 10)

Il faut reconnaître que l'argument de Guénon a du poids ! Moïse, en fondant le Judaïsme, lui a donné des livres « législatifs » qui ont réglé toute la société juive (l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, etc.). De même, en transmettant la loi coranique, Mohamet a organisé le monde de l'Islam tant dans le domaine profane que religieux. Le Nouveau Testament n'a pas ce caractère « législatif » ; Guénon en déduit qu'il n'était pas destiné à féconder une religion nouvelle avec une société nouvelle ouverte à tous.

² Nous avons eu souvent l'occasion de constater notamment cette façon de procéder dans l'interprétation actuelle des Pères de l'Église, et plus particulièrement des Pères grecs ; on s'efforce, autant qu'on le peut, de soutenir que c'est à tort qu'on voudrait voir chez eux des allusions ésotériques, et, quand la chose devient tout à fait impossible, on n'hésite pas à leur en faire grief et à déclarer qu'il y eut là de leur part une regrettable faiblesse ! (note de Guénon)

Mais, si les rites chrétiens étaient au départ proprement initiatiques et réservés, comment se sont-ils transformés en une religion s'adressant au public le plus large ?

« Il a dû s'agir là d'une adaptation qui malgré les conséquences regrettables qu'elle eut forcément à certains égards, fut pleinement justifiée et même nécessitée par les circonstances de temps et de lieu ».

Si l'on considère quel était, à l'époque dont il s'agit, l'état du monde occidental, c'est-à-dire de l'ensemble des pays qui étaient alors compris dans l'empire romain, on peut facilement se rendre compte que, si le Christianisme n'était pas « descendu » dans le domaine exotérique, ce monde, dans son ensemble, aurait été bientôt dépourvu de toute tradition, celles qui y existaient jusque-là, et notamment la tradition gréco-romaine qui y était naturellement devenue prédominante, étant arrivées à une extrême dégénérescence qui indiquait que leur cycle d'existence était sur le point de se terminer³. Cette « descente », insistons-y encore, n'était donc nullement un accident ou une déviation, et on doit au contraire la regarder comme ayant eu un caractère véritablement « providentiel », puisqu'elle évita à l'Occident de tomber dès cette époque dans cet état qui eût été en somme comparable à celui où il se trouve actuellement. Le moment où devait se produire une perte générale de la tradition comme celle qui caractérise proprement les temps modernes n'était d'ailleurs pas encore venu ; il fallait donc qu'il y eût un « redressement », et le Christianisme seul pouvait l'opérer, mais à la condition de renoncer au caractère ésotérique et « réservé » qu'il avait tout d'abord ; et ainsi le « redressement » n'était pas seulement bénéfique pour l'humanité occidentale, ce qui est trop évident pour qu'il y ait lieu d'y insister, mais il était en même temps, comme l'est d'ailleurs nécessairement toute action « providentielle » intervenant dans le cours de l'histoire, en parfait accord avec les lois cycliques elles-mêmes.

Il serait probablement impossible d'assigner une date précise à ce changement qui fit du Christianisme une religion au sens propre du mot et une forme traditionnelle s'adressant à tous indistinctement ; mais ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il était déjà un fait accompli à l'époque de Constantin et du Concile de Nicée, de sorte que celui-ci n'eut qu'à le « sanctionner », si l'on peut dire, en inaugurant l'ère des formulations « dogmatiques » destinées à constituer une présentation purement exotérique de la doctrine. Cela ne pouvait d'ailleurs pas aller

³ Il est bien entendu que, en parlant du monde occidental dans son ensemble, nous faisons exception pour une élite qui non seulement comprenait encore sa propre tradition au point de vue extérieur, mais qui, en outre, continuait de recevoir l'initiation aux mystères ; la tradition aurait pu ainsi se maintenir encore plus ou moins longtemps dans un milieu de plus en plus restreint, mais cela est en dehors de la question que nous envisageons présentement, puisque c'est de la généralité des Occidentaux qu'il s'agit et que c'est pour celle-ci que le Christianisme dut venir remplacer les anciennes formes traditionnelles au moment où elles se réduisaient pour elle à n'être plus que des « superstitions » au sens étymologique de ce mot (note de Guénon).

sans quelques inconvénients inévitables, car le fait d'enfermer ainsi la doctrine dans des formules nettement définies et limitées rendait beaucoup plus difficiles, même à ceux qui en étaient réellement capables, d'en pénétrer le sens profond ; de plus, les vérités d'ordre plus proprement ésotériques, qui étaient par leur nature même hors de la portée du plus grand nombre, ne pouvaient plus être présentées que comme des « mystères » au sens que ce mot a pris vulgairement, c'est à dire que, aux yeux du commun, elles ne devaient pas tarder à apparaître comme quelque chose qu'il était impossible de comprendre, voire même interdit de chercher à approfondir. Ces inconvénients n'étaient cependant pas tels qu'ils pussent s'opposer à la constitution du Christianisme en forme traditionnelle exotérique ou en empêcher la légitimité, étant donné l'immense avantage qui devait par ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, en résulter pour le monde occidental ; du reste, si le Christianisme comme tel cessait par-là d'être initiatique, il restait encore la possibilité qu'il subsistât, à son intérieur, une initiation spécifiquement chrétienne pour l'élite qui ne pouvait s'en tenir au seul point de vue de l'exotérisme et s'enfermer dans les limitations qui sont inhérentes à celui-ci ; mais c'est là encore une autre question que nous aurons à examiner un peu plus tard.

D'autre part, il est à remarquer que ce changement dans le caractère essentiel et, pourrait-on dire, dans la nature même du Christianisme, explique parfaitement que, comme nous le disions au début, tout ce qui l'avait précédé ait été volontairement enveloppé d'obscurité, et que même il n'ait pas pu en être autrement. Il est évident en effet que la nature du Christianisme originel, en tant qu'elle était essentiellement ésotérique et initiatique, devait demeurer entièrement ignorée de ceux qui étaient maintenant admis dans le Christianisme devenu exotérique ; par conséquent, tout ce qui pouvait faire connaître ou seulement soupçonner ce qu'avait été réellement le Christianisme à ses débuts devait être recouvert pour eux d'un voile impénétrable ». (ibidem p.13 – 16)

On peut penser que le nombre extraordinaire d'hérésies dénoncées très tôt dans l'histoire du Christianisme est lié en grande partie à cette nécessité dans laquelle l'Eglise s'est soudain trouvée de définir dogmatiquement la Vérité dans un langage s'adressant à tous. De plus, dans une optique exotérique, les autorités religieuses ont voulu juger et condamner des enseignements qui n'auraient normalement pas dû être divulgués et il en est résulté un embrouillamini inextricable: c'est le sens d'une note importante de Guénon :

« Nous avons fait remarquer ailleurs que la confusion entre ces deux domaines (exotérique et ésotérique) est une des causes qui donnent le plus fréquemment naissance à des « sectes » hétérodoxes, et il n'est pas douteux qu'en fait, parmi les anciennes hérésies chrétiennes, il en est un certain nombre qui n'eurent pas d'autre origine que celle-là ; on s'explique d'autant mieux par-là les précautions qui furent prises pour éviter cette confusion dans la mesure du possible, et dont on ne saurait

aucunement contester l'efficacité à cet égard, même si, à un tout autre point de vue, on est tenté de regretter qu'elles aient eu pour effet secondaire d'apporter à une étude approfondie et complète du Christianisme des difficultés presque insurmontables » (p. 17).

Le lecteur voudra bien excuser la longueur de ces citations, mais il nous semble qu'il serait dommage que les chrétiens cultivés ignorent une thèse qui a été repoussée avec plus d'ardeur partisane que d'objectivité.

Guénon a-t-il raison ? Nous avouons être séduits par son idée audacieuse car elle expliquerait pourquoi il y a telle pénurie de certitudes sur les premiers siècles chrétiens ; mais nous ne sommes certes pas qualifiés pour trancher. Outre l'argument « législatif » indiqué plus haut, Guénon fait valoir la similitude entre les rites d'initiation et le rituel des sacrements. Nous ajouterons pour notre part trois constatations :

- 1) Le « *cursus honorum* » des catéchumènes est calqué sur celui des initiations ;
- 2) Le Christianisme primitif a une parenté étroite avec le culte de Mithra qui, lui, est bien une religion à Mystères ;
- 3) On trouve dans les lettres de St Paul une terminologie équivalente à celle des initiations antiques.

LE CATECHUMENAT

Au III^e siècle le Concile d'Elvire codifia le parcours à accomplir par les aspirants au baptême ; les sources fiables sont fort rares sur ce qui se passait pendant les deux premiers siècles.

Le candidat est d'abord testé par un sévère examen d'admission ; on vérifie notamment sa profession car ceux qui exercent un métier lié à l'idolâtrie (peintres, sculpteurs de dieux), les guerriers, les employés aux jeux du cirque, les devins, les magistrats, etc. sont exclus. Si la conversion est jugée sérieuse, l'aspirant reçoit les titres de Chrétiens et de Catéchumène (c'est-à-dire enseigné, disciple) après une réception avec rituel (imposition de main, souffle de l'Esprit Saint,...).

Il y a trois grades. Le premier est celui de l'Écouteur ou auditeur (*akouomenos, audiens*) qui doit rester muet et assimiler la catéchèse pendant un minimum de deux ans. La similitude avec le premier degré de l'Ordre pythagoricien, celui des écoutants (*akousmatikoi*) est frappante⁴.

⁴ Cfr. Porphyre, *Vie de Pythagore*, 37. Les Belles Lettres, 1982, p.53.

L'écouter qualifié accède au grade de Prosterné (*hypopiptôn, genu flectens, ou encore, orans*). Avant d'annoncer les prières à l'Office, le diacre clamait : « Plus d'écouter, plus d'infidèles ». Après leur sortie il ordonnait aux catéchumènes des deux classes supérieures et aux baptisés de prier pour eux, comme un peu plus tard il demandera à tous les catéchumènes de s'en aller afin que seuls les baptisés (ou fidèles) assistent au Mystères de la Messe.

Les Prosternés deviendront Compétents (*competentes* : ceux qui cherchent ensemble) ; on les appelle aussi *illuminandi* (qui doivent être illuminés par le Baptême). On leur confiait le mystère de la Sainte Trinité, la doctrine relative à l'Eglise et à la rémission des péchés et ils subissaient un examen sur cette matière. Ce n'est que peu avant leur baptême qu'on leur communiquait le Symbole des Apôtres (*Credo*) et le Pater.

Pendant le Carême ils pouvaient « s'inscrire » avec un nom nouveau et cette inscription leur conférait le titre d'élu (*electi*), afin d'être enfin baptisés à Pâques. Le Baptême était précédé de jeûnes rigoureux, d'abstinence et de continence ; le baptisé recevait l'appellation de fidèle (*pistos, fidelis*), d'initié (*memuèmenos*), d'illuminé (*illuminatus*), ou encore d'enfant (*puer ou infans*). Nous n'insisterons pas sur le rituel même du Baptême.

Dans les premiers temps on ne recevait le baptême qu'à l'âge mûr. Le titre de puer était reçu par un baptisé adulte qui, renaissant avec un nom nouveau, devait croître et atteindre la plénitude de la maturité selon la voie enseignée par le Christ⁵

Tout ceci montre que la nouvelle religion, même si elle se répandait rapidement dans l'empire romain, était fort exigeante sur la qualité de ses membres et ne les admettait que progressivement aux saint Mystères par ce qui ressemble bien à des initiations successives⁶.

LES MYSTERES DE MITHRA

C'est au cours du I^{er} siècle avant J.C. que ce dieu iranien commence sa carrière dans le monde romain.

⁵ Martigny, *Dictionnaire des Antiquités Chrétiennes* Hachette, 1889. *Art Catéchuménat, Baptême, Néophyte*. F. Leforge, *L'Initiation chrétienne dans les premiers siècles*. Cahiers de Pédagogie chrétiennes. Librairie Protestante, Paris.

⁶ Voir l'extraordinaire texte des *Stromates* de Clément d'Alexandrie (V, 11), cité par Magnien (opcit. pp. 227-231) où l'approche du vrai Dieu est comparée à l'initiation à l'Époptie. Cfr. II Pierre 1,16 : « ...nous sommes devenus EPOPTES (époptai) de la grandeur de J.C. ». A Eleusis, l'Époptie était le degré d'initiation qui venait après celui des Grands Mystères ; le mot signifie « contemplation » (voir Magnien op. cit. pp. 225-237).

Lumière jaillie du ciel, il naît d'un rocher, d'une pierre régénératrice. Seuls des bergers assistent au miracle et viennent adorer l'enfant divin en lui offrant les prémices de leur troupeau. On peut penser que la figure des Rois Mages que l'on trouve dans le Christianisme est une reconnaissance sinon de filiation, au moins de cousinage vis-à-vis de la religion iranienne des Mages.

Le culte se célébrait dans un sanctuaire en forme de grotte (*spelaeum*) ; on commémorait la naissance de Mithra le 25 décembre et les initiations se faisaient au printemps « à l'époque pascale où les Chrétiens admettaient pareillement les catéchumènes au baptême⁷ ».

Rapidement les deux religions se concurrencèrent ; leur diffusion se fit à la même vive allure dans tout l'empire romain au cours des trois premiers siècles.

« La lutte entre les deux religions rivales fut d'autant plus opiniâtre que leurs caractères étaient plus semblables. Leurs adeptes formaient pareillement des conventicules secrets, étroitement unis, dont les membres se donnaient le nom de « Frères ». Les rites qu'ils pratiquaient offraient de nombreuses analogies : les sectateurs du dieu perse, comme les chrétiens, se purifiaient par un baptême, recevaient d'une sorte de confirmation la force de combattre les esprits du mal, et attendaient d'une communion le salut de l'âme et du corps. Comme eux aussi, ils sanctifiaient le dimanche, et fêtaient la naissance du Soleil le 25 décembre, le jour où la Noël était célébré, au moins depuis le IV^e siècle. Ils prêchaient de même une morale impérative, tenaient l'ascétisme pour méritoire, et mettaient au nombre des vertus principales l'abstinence et la continence, le renoncement et l'empire sur soi-même. Leurs conceptions du monde et de la destinée de l'homme étaient similaires : ils admettaient les uns et les autres l'existence d'un ciel des bienheureux situé dans les régions supérieures et d'un enfer peuplé de démons, contenu dans les profondeurs de la terre ; ils plaçaient aux origines de l'histoire un déluge ; ils donnaient comme source à leurs traditions une révélation primitive ; ils croyaient enfin à l'immortalité de l'âme, au jugement dernier et à la résurrection des morts dans la conflagration finale de l'univers.

Nous avons vu que la théologie des mystères faisait du Mithra « médiateur » l'équivalent du Logos alexandrin. Comme lui, le Christ était le Messie, l'intermédiaire entre son Père céleste et les hommes, et, comme lui encore, il faisait partie d'une trinité. Ces rapprochements n'étaient certainement pas les seuls que l'exégèse païenne établit entre eux, et la figure du dieu tauroctone, se résignant à contre cœur, à immoler sa victime pour créer et racheter le genre humain, avait certainement été comparée à celle du rédempteur se sacrifiant pour le salut du monde (...)

⁷ F. Cumont, *Les Mystères de Mithra*. Lamertin, Bruxelles, 1902, p. 141.

Les similitudes entre les deux églises ennemies étaient telles qu'elles frappèrent tous les esprits dans l'antiquité même. Dès le II^e siècle, les philosophes grecs établissaient entre les mystères persiques et le christianisme un parallèle qui devait évidemment être tout à l'avantage des premiers. De leur côté, les Apologistes insistent sur les analogies des deux religions, et les expliquent par une contrefaçon satanique des rites les plus sacrés de leur culte. Si les œuvres polémiques des mithraïstes étaient conservées, nous y verrions sans doute la même accusation rétorquée contre leurs adversaires ».

Nous ne pouvons nous flatter aujourd'hui de trancher une question qui divisait les contemporains, et qui restera sans doute toujours insoluble. Nous connaissons trop mal les dogmes et la liturgie du mazdéisme romain, aussi bien que le développement du christianisme primitif pour déterminer quelles influences réciproques ont agi sur leur évolution simultanée⁸ ».

Nous ne pouvons dans le cadre de cet article entrer dans les détails des sept degrés d'initiation et du secret qui entourait la doctrine progressivement révélée. L'ouvrage de Cumont est remarquable et nous y renvoyons le lecteur de même qu'à celui de M. Vermaseren, *Mithra, ce dieu mystérieux*, éd. Sequoia, 1960. Nous retiendrons que ce culte était bien une religion à Mystères avec divers degrés d'initiation qui se pratiquaient dans le secret, et que les païens cultivés mettaient le Christianisme naissant sur le même pied.

SAINT PAUL ET LES MYSTERES

Avant d'en venir à la terminologie de Saint Paul, il est utile de rappeler très brièvement ce qu'étaient les initiations antiques⁹. Là aussi les sources ne sont pas innombrables et il subsiste bien des questions non résolues ; il faut avouer que les Anciens ont été plus discrets sur leurs cérémonies secrètes que les « initiés » des trois cents dernières années. Nous rappellerons deux textes classiques. Le premier provient du merveilleux « Ane d'or » (ou *Métamorphoses*) d'Apulée¹⁰, où Lucius aspire à être initié aux Mystères d'Isis :

« De jour en jour grandissait en moi le désir de recevoir la consécration. J'étais souvent allé trouver le grand prêtre pour le supplier instamment de m'initier enfin aux mystères de la nuit sainte ».

Mais on incite Lucius à la patience :

⁸ F. Cumont. *Op. cit.* p.161 – 163.

⁹ On trouvera d'amples renseignements dans les admirables Mystères d'Eleusis de Victor Magnien, Payot, Paris, 1950.

¹⁰ Les Belles Lettres, 1956. Trad. P. Vallette.

« Je devais me garder avec soin de la précipitation comme de la désobéissance, et éviter la double faute de montrer ou de la lenteur une fois appelé, ou de la hâte sans avoir reçu d'ordre. Du reste, aucun des membres de son clergé n'était d'une assez folle imprudence ni, pour mieux dire, assez déterminé à mourir, pour affronter témérairement, sans en avoir reçu lui aussi l'ordre exprès de la souveraine, les risques d'un ministère sacrilège et pour se charger d'un péché qui le vouerait au trépas. C'est qu'en effet les clefs de l'enfer et la garantie du salut sont aux mains de la déesse. L'acte même de l'initiation figure une mort volontaire et un salut obtenu par grâce. Les mortels qui, parvenus au terme de l'existence, foulent le seuil où finit la lumière, et à la condition que l'on puisse leur confier sans crainte les augustes secrets de la religion, la puissance de la déesse les attire à elle, les fait renaître en quelque sorte par l'effet de sa providence, et leur ouvre, en leur rendant la vie, une carrière nouvelle. Je devais donc, moi aussi, me conformer à sa volonté, encore que depuis longtemps la faveur évidente de la grande divinité m'eût clairement désigné et marqué pour son bienheureux service. De même, d'ailleurs, que ses autres fidèles, je devais dès maintenant m'abstenir d'aliments profanes et interdits, afin d'avoir plus sûrement accès aux mystères de la plus pure des religions » (XI, 21).

Lucius juggle donc son ardeur jusqu'à ce que la Déesse manifeste sa miséricorde : *« Car pendant une nuit obscure, ses ordres sans rien d'obscur m'avertirent d'une manière certaine qu'il était arrivé, le jour à jamais souhaitable où elle allait exaucer mon vœu le plus ardent ».*

Lucius doit alors prendre un bain rituel, recevoir des aspersiones d'eau lustrale et recueillir des instructions *« qui dépassent la parole humaine »*. Après un jeûne et une abstinence de dix jours, *« enfin arriva le jour fixé pour le divin rendez-vous. Déjà le soleil sur son déclin ramenait le soir, quand afflue de tous côtés une foule de gens qui, selon l'antique usage des mystères, m'honorent de présents divers. Puis on éloigne tous les profanes, on me revêt d'une robe de lin qui n'a jamais été portée, et le prêtre, me prenant par la main, me conduit dans la partie la plus reculée du sanctuaire.*

« Peut-être, lecteur désireux de t'instruire, te demandes-tu avec quelque anxiété ce qui fut dit, ce qui fut fait ensuite. Je le dirais s'il était permis de le dire ; tu l'apprendrais s'il était permis de l'entendre. Mais tes oreilles et ma langue porteraient également la peine ou d'une indiscretion impie ou d'une curiosité sacrilège. Toutefois, je n'infligerai pas à la pieuse envie qui peut-être te tient en suspens le tourment d'une longue angoisse. Ecoute donc et crois : tout ce que je vais dire est vrai. J'ai approché des limites de la mort ; j'ai foulé le seuil de Proserpine, et j'en suis revenu porté à travers tous les éléments ; en pleine nuit, j'ai vu le soleil briller d'une lumière étincelante ; j'ai approché les dieux d'en bas et les dieux d'en haut, je les ai vus face à face et les ai adorés de près. Voilà mon récit, et ce que tu as entendu, tu es condamné pourtant à l'ignorer. Je me bornerai donc à rapporter

ce qu'il est permis sans sacrilège de révéler à l'intelligence des profanes ». (ibidem 23)

L'autre témoignage est celui de Thémistios qui vivait au milieu du IV^e siècle après J.C. Il fait un parallèle entre l'initiation et l'approche de la mort :

« A ce moment l'âme éprouve les mêmes impressions que connaissent ceux qui sont initiés aux grands mystères. Mêmes paroles, mêmes choses : on dit en effet « teleuton » (mourir) et « teleisthai » (être initié). Tout d'abord la marche à l'aventure, les pénibles dédales, les courses effrayantes et interminables dans l'obscurité. Puis, avant la conclusion, toutes les terreurs : le frisson, le tremblement, les sueurs froides, l'angoisse. C'est alors que l'on est frappé d'une clarté particulière ; des sites purs, des prairies se découvrent, des voix s'élèvent, on perçoit avec le rythme des danses des apparitions et des accords divins. C'est dans ce cadre que se meut celui qui a terminé son initiation ; libre et affranchi, une couronne sur la tête il célèbre les mystères ; il vit dans la compagnie d'hommes purs et saints ; il contemple ceux qui n'ont pas été initiés ici : une foule impure, rabaisée et ballottée çà et là dans la vase, au milieu des brumes ; il les voit séjourner dans la crainte de la mort parmi les méchants, sans espoir d'un bonheur à venir dans l'au-delà¹¹ ».

Passant par la mort, connaissant des épreuves mystérieuses et terrifiantes, le postulant accède à la lumière, à la joie et à la liberté. Il reçoit une couronne glorieuse qui le rend frère des purs et des saints.

Voici ce que dit Saint Paul :

« ...Nous voyons Jésus au travers de l'épreuve de la mort couronné de gloire et d'honneur de façon que pour la grâce de Dieu il goûta la mort au profit de tous. Il convenait en effet que, devant conduire à la gloire un grand nombre de fils, celui par qui sont toutes choses et à travers qui sont toutes choses, rendît parfait (Teleiōsai) par des épreuves l'initiateur (archégos) de leur salut » (Hébreux II, 9 et 10).

En d'autres termes (plus osés) le Père a conduit le Fils à la plénitude de l'initiation et celui-ci fera de même avec de nombreux fils.

On retrouve dans ces deux versets tout ce qui composait l'initiation antique: les épreuves, la mort, le couronnement ou la perfection de l'initiation. Il s'agit là, soit dit en passant, de notions grecques ou gréco-orientales, ou encore païennes (pour employer un mot ambigu), mais absolument pas juives.

Le terme *teleiōsai* (rendre parfait) est symptomatique, comme le précise l'exégète catholique N. Hugédé : le mot *teleios* (parfait) « relève dans la langue grecque d'un usage très spécial et n'a pas grand-chose à voir avec l'indication d'une qualité morale. C'est un terme de la langue technique

¹¹ Cité par O. Briem, *Les Sociétés Secrètes de Mystères*, Payot, 1951, p. 264.

philosophico-religieuse, pour nommer celui qui n'a plus rien à apprendre, qui est parvenu à la pleine maturité en même temps qu'à la complète initiation, par opposition au profane, à l'enfant, à l'homme de la rue, qui lui peut bien avoir toutes les vertus, mais n'est pas au courant des secrets réservés à un très petit nombre de privilégiés. Le Corpus paulinien est un témoin constant de cet emploi¹² ».

On retrouve ce terme de *Teleios*, (*parfait*), avec un sens indubitablement initiatique dans l'extraordinaire traité du Cratère d'Hermès Trismégiste :

« Tous ceux donc qui ont fait attention à la proclamation et qui ont été baptisés de ce baptême du Noûs, ceux-là ont eu part à la connaissance (gnôsis) et ils sont devenus hommes parfaits (teleioi) parce qu'ils ont reçu le Noûs¹³ ».

Nous avons peine à croire que le fond de la pensée de Paul est éloigné de celle d'Hermès quand il dit :

« Transformez-vous par le renouvellement du Noûs pour expérimenter vous-mêmes ce qu'est la Volonté de Dieu : le Bien, le Plaisir, la Perfection (to teleion) ». (Romains XII, 2)

En plusieurs endroits Paul parle des petits enfants (*nèpioi*) qui doivent devenir des adultes mûrs, des parfaits (*teleioi*) ; de même, dans les initiations antiques ou dans les religions à Mystères, celui qui venait d'être reçu était comparable à un enfant – l'initié n'est-il pas celui qui a reçu le commencement (*initium*) ? – qui par grades croissants devait progresser vers la perfection ou la maîtrise.

« Alors que le temps aurait dû faire de vous des maîtres (didaskaloi) vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne les éléments primordiaux des oracles de Dieu et vous en êtes venus à avoir besoin de lait, non de nourriture solide. Quiconque en est au lait n'a pas l'expérience de la parole juste : c'est un enfant (nèpios). La nourriture solide, elle, est pour les parfaits (teleioi), pour ceux dont les sens ont été exercés¹⁴ par l'expérience en vue de discerner le bien et le mal. C'est pourquoi, laissant de côté l'enseignement primaire sur le Christ, portons-nous sur l'enseignement parfait (teleiotès)... ». (Hébreux V, 12 – VI, 1)

« Frères ne soyez pas des enfants (paidia) dans vos pensées... mais dans vos pensées soyez des parfaits (teleioi) » (I Corinthiens XIV, 20)

De plus, Paul spécifie bien qu'il parle de mystères qui doivent être tenus secrets et que cet enseignement n'est destiné qu'à l'élite très sélectionnée des parfaits:

¹² Fischbacher, *Le Sacerdoce du Fils*, Paris, 1983, p. 66.

¹³ Les Belles Lettres, *Traité IV*, 4. Trad. Festugière. Paris, 1960.

¹⁴ *Gegumnasmena* : il s'agit de l'exercice de gymnase qui se pratique nu : on pourrait aussi traduire (avec audace) : « dont les sens ont été dénudés »

« C'est de Sagesse que nous parlons entre les parfaits (*teleioi*), non d'une sagesse de ce monde... Mais nous parlons d'une sagesse de Dieu dans le mystère, la sagesse cachée, celle que dès avant les siècles Dieu a prédestinée à notre gloire ». (I Corinthiens II, 6-7)

Cette sagesse réservée est également appelée GNOSE (*gnôsis*) :

« O profondeur de la Richesse, de la Sagesse et de la Gnose de Dieu ! » (Romains XI, 33)

C'est dans cette Gnose qu'il faut d'abord naître comme enfant puis croître afin d'atteindre la perfection, comme le précise la Pierre sur laquelle est bâtie l'Eglise (laquelle se qualifie elle-même d'*Epopte*, comme nous l'avons noté, en II Pierre I, 16):

« Croissez dans la grâce et dans la Gnose de notre Seigneur et sauveur Jésus-Christ ». (II Pierre III, 18)

Cette Gnose se transmet parmi ceux qui sont choisis. En grec, Transmission ou Tradition se dit *Paradosis*, du verbe *Paradidonai* (*transmettre*).

« Pour moi, dit Paul, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai aussi transmis (*paradidonai*) » (Corinthiens II, 23) Et il félicite les Corinthiens de garder fidèlement ce dépôt sacré : « Je vous loue de ce qu'en tout vous vous souveniez de moi et mainteniez les traditions (*paradoseis*) comme je vous les ai transmises (*paradidonai*) » (*ibid.* II, 2)

Les termes du Nouveau Testament que nous venons de citer (*teleios*, *noûs*, *gnosis*, *paradosis*, *mystèrion*, *epoptès*) étaient utilisés de manière technique dans des sociétés fermées des trois premiers siècles. Cet emploi, parfois étonnant, ne suffit bien évidemment pas à constituer une preuve définitive de la véracité de la thèse de Guénon car ce vocabulaire était également employé dans des cercles plus larges, par des gens cultivés, et d'une manière générale dans la littérature philosophique et religieuse de l'époque. N'oublions pas qu'à Tarse, patrie de Paul, il se trouvait une université dominée par des professeurs stoïciens ; nous ignorons s'il la fréquenta, mais il dut être influencé par son rayonnement car on trouve des emprunts au stoïcisme dans sa méthode et dans sa pensée. Cela facilita les grands emprunts qui se firent par la suite à cette philosophie.

La parenté du premier Christianisme avec le culte de Mithra est troublante mais non probante car il subsiste beaucoup trop d'inconnues dans leurs histoires respectives.

La sélection des catéchumènes et la discipline du secret qui entourait l'enseignement reçu à chaque grade paraissent des arguments plus solides, mais ne sont pas non plus déterminants car, si ces institutions étaient bien établies au IIIème siècle, on ignore quand elles ont débuté. Par

ailleurs, la qualité élevée exigée des 'fidèles' à travers le catéchuménat explique la vitalité de la jeune religion et mériterait d'être méditée par nombre de ceux qui se croient 'fidèles' aujourd'hui. (Fidèles à quoi au juste ?)

L'argument le plus fort reste celui de Guénon : s'ils avaient la volonté ferme de fonder une religion distincte du Judaïsme et ouverte à tous, pourquoi les écrivains du Nouveau Testament n'ont-ils pas légiféré ? La question restera probablement toujours ouverte, mais il importe de noter qu'elle ne présente pas seulement un intérêt historique (et par conséquent assez limité). En effet, si les Ecrits néotestamentaires, loin de s'adresser à tous, ont été destinés à une société choisie et préparée (c'est aux 'Parfaits' que parle St Paul), seuls des 'fidèles' réellement qualifiés peuvent les entendre en vérité. Y a-t-il eu là des malentendus ? Et que vaut l'exégèse des Pères et celle bien différente d'aujourd'hui ? Nous préférons ne pas répondre crûment à ces questions délicates et plutôt former des vœux pour que les fidèles qualifiés (comme levain dans la pâte) s'unissent librement et fraternellement pour sauver l'humanité aveugle, sourde et suicidaire : puissent-ils étudier avec amour la véritable *Paradosis* et supplier l'Esprit-Saint de se choisir des serviteurs ici-bas et d'y infuser le pur *Noûs* de la Gnose, objet de toute initiation authentique et de toute religion révélée : MORT au monde, RENAISSANCE dans la pureté et PERFECTION dans la vie corporifiée en Dieu !

*« Je crois... en Jésus-Christ... qui est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers ; le troisième jour est ressuscité d'entre les morts ; est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts »
(Symbole des Apôtres).*

« Les incroyants peuvent se convertir et s'approcher du mystère de vie pour être sauvés, mais comment les croyants qui se sont enfermés dans les images mortes du secret de Dieu pourront-ils découvrir la réalité tangible du Seigneur descendu du ciel et qui sauve de la mort?¹⁵ »

¹⁵ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXVII, 25, in *Art et Hermétisme [Œuvres Complètes]* Beya, 2005 (Voir aussi le verset précédent).